

"Charlie Hebdo" : Bernard Maris, notre cher oncle

Par Sylvain Courage

<http://tempsreel.nouvelobs.com/charlie-hebdo/20150107.OBS9486/charlie-hebdo-bernard-maris-notre-cher-oncle.html>

Oncle Bernard était un rêveur. Depuis que j'ai eu la chance de le connaître un peu, ces derniers mois, il se consacrait à la rédaction d'un essai consacré à la France. "On n'arrête pas de culpabiliser les Français parce que ce peuple voudrait continuer à profiter de la vie. On leur reproche d'aimer les congés payés, de ne pas être assez productifs... Je voudrais m'élever contre tout ça, réhabiliter le bonheur d'être français", expliquait-il avec ce regard vif sous la paupière fatiguée et cette pointe d'accent méridional qui donnait encore plus de chaleur à son propos.

Plus jouisseur que râleur, plus optimiste qu'il ne le laissait croire, Bernard Maris avait bien sa place à "[Charlie Hebdo](#)" dont il était devenu actionnaire. Avec lui, aucun risque que l'engueulade vire au pugilat. Mourir pour des idées ? Oncle Bernard aimait surtout bien rigoler. Cette élégance, hélas, est tragiquement mal répartie.

Bernard Maris était tolérant sans renoncer à sa différence

Economiste agrégé admirateur de Marx et Keynes, le professeur Maris ne se prenait pas au sérieux et considérait les petits marquis de l'économie comme des "charlots". Expert en démontage de la doxa de ces Diafoirus, l'auteur de la "lettre ouverte aux économistes qui nous prennent pour des imbéciles" avait bien sa place au conseil général de la [banque de France](#).

Il fallait être un authentique esthète pour passer de la compagnie de Charb, Cabu, Wolinski, Tignous - [ses compagnons de martyre](#) - aux tristes sires de la rue de la Banque. Un grand écart. Mais [Bernard Maris](#) était tolérant sans renoncer à sa différence. Lui, l'européen convaincu avait rompu, au printemps dernier, avec le dogme de l'euro. "Il n'est jamais trop tard (même s'il est bien tard) pour reconnaître qu'on s'est trompé", écrivait-il.

Libre comme on l'aimait, Oncle Bernard est mort insoumis

Veuf, Maris portait, depuis deux ans, le deuil de Sylvie Genevoix, fille de l'écrivain Maurice Genevoix. Mais savait soigner sa peine en nouvel amoureux... "Vive les femmes ! Les hommes sont destructeurs. Tout ce qui se produit de tragique dans ce monde est de leur responsabilité."

Bernard n'était pas encore tombé dans la tuerie de Charlie... Président d'honneur de "Je me souviens de Ceux de 14" et de la "Société des amis du Mémorial de Verdun", Maris était hanté par la mémoire du carnage. Il savait ce que peut coûter l'esprit de sérieux. La boucherie n'a pas de fin. Ni Dieu, ni maître. Et si quelque chose doit mourir que ce soit la bagnole qui véhicule les assassins ! A vélo, Bernard était un écolo le nez au vent.

Il n'y a plus que les animaux qui m'émeuvent vraiment. Je dois être vieux", souriait-il.

Grand admirateur de Michel Houellebecq auquel il avait consacré un essai lumineux - "Houellebecq économiste" - il projetait de revenir au roman, un genre qu'il avait déjà abordé dans les années 80 et qui le taraudait. Le talent de Houellebecq devenu son ami bluffait ce grand lecteur. Il avait accepté de lui consacrer un portrait dans "l'Obs" du 24 décembre dernier. "Il y a dans les romans de Houellebecq une angoisse insidieuse qui enserre les personnages et les lecteurs avant de les rendre à leur condition. C'est-à-dire plus lucide en sortant du roman qu'ils n'étaient en y entrant !" Son dernier papier dans "Charlie" est un éloge de "Soumission". Libre comme on l'aimait, Oncle Bernard est mort insoumis.